

MO YAN

Grande Bouche

1

Quand les trois voitures à cheval du village, qui se rendaient à la ville du district pour accueillir la troupe de Maoqiang¹, passèrent dans la grand rue, accompagnées du claquement des fouets, le coq venait tout juste de chanter pour la seconde fois. Il fallait attendre encore un peu avant que l'aube ne pointe, pourtant Grande Bouche ne parvenait déjà plus à dormir. Grande Bouche était un garçon de neuf ans, il s'appelait Petit Chang, mais les villageois l'appelaient Grande Bouche. Cet enfant était un badaud dans l'âme, quand il entendit les claquements de fouet, il eut bien envie de se lever, de suivre les voitures jusqu'à la ville du district. Il pourrait ainsi voir les membres de l'équipe de travail monter en voiture avec leurs bagages sur le dos, prendre place à l'intérieur, les entendre chanter de l'opéra pendant le trajet, le long de la large voie que l'on venait de recouvrir de sable jaune, puis assister à leur arrivée au village. Grande Bouche dormait avec grand frère sur le même kang ; papa et maman, ainsi que petite sœur dormaient sur un autre kang. Il entendit que ses parents étaient réveillés eux aussi. Papa poussait soupir sur soupir, maman dit avec impatience :

« Quand on n'a pas de soucis, on n'a point peur des esprits ! Dors ! »

Petite sœur se mit à pleurer, elle avait dû faire pipi au lit, maman l'apostropha :

« Et tu pleures ! T'as pissé plein le kang et t'as le culot de pleurer ! »

Les pleurs de la petite se firent plus sourds, papa et maman ne firent plus de bruit. Grand-frère se retourna dans son coin, il fit claquer ses lèvres plusieurs fois, prononça en rêve quelques phrases confuses avant de se remettre à ronfler. Il s'était pratiquement entortillé dans l'unique couverture miteuse. L'enfant la tira avec force par un coin mais en vain. Il ouvrit les yeux, regarda le plafond tout noir. Il entendait le bruit que faisaient les souris, elles couraient en tout sens au-dessus du plafond encollé de papier peint. Il eut la sensation que la poussière ainsi secouée lui tombait dans la bouche, alors il se tourna pour faire face à la fenêtre blanchissante. Dans une vague torpeur, il sentit qu'il se levait, enfila ses vêtements ouatés tout glacés et, le cou dans les épaules, qu'il se glissait par la porte.

Il avance à pas feutrés dans le passage, redoutant d'alerter ses parents ; en passant devant le poulailler, il retient sa respiration de peur d'effaroucher le coq. Il franchit de biais la porte de la cour, se glisse au-dehors. Arrivé dans la ruelle, la bise souffle de front. Il se protège la bouche de sa manche, escalade la digue en courant, traverse le pont de pierre. Au-dessus de sa tête, les étoiles parsèment le ciel, la glace sous le pont scintille d'éclats grisâtres. Passé le pont, il trouve la large route qui mène à la ville du district. Il galope, seule la pointe de ses pieds semble toucher le sol, la route est blanchâtre, la terre sablonneuse jaillit sous ses pieds, on dirait de l'écume, blafarde. Déjà il aperçoit les trois voitures à cheval qui glissent rapidement, pareilles à des bateaux ; les lampes-tempête accrochées à un côté des voitures diffusent une lumière jaune, scintillent comme des yeux mystérieux. Puis il entend les ébrouements des chevaux, les claquements de leurs sabots. Il accélère l'allure pour les rattraper, la pointe de ses pieds semble montée sur des ressorts, à chaque appel, il développe une force considérable, sa foulée est si longue qu'il lui est difficile de

¹ Opéra du pays natal de Mo Yan.

l'évaluer, son corps s'élanche dans les airs par bonds successifs ; alors qu'il s'approche des voitures, il met toutes ses forces dans un dernier appel et retombe avec légèreté à l'intérieur du véhicule. Le charretier, Yang le Sixième, engoncé dans une grande veste en peau de mouton toute râpée sur les épaules, le fouet dans les bras, somnole, assis sur le timon. Le cheval d'attelage est aveugle, il conduit en se fiant au cheval qui tire le long trait. Hommes et bêtes sont silencieux, les clochettes sous le cou des chevaux émettent des sons cristallins, mélodieux. Les voitures avancent sans à-coups, presque sans cahots. L'air glacé l'assaille sans qu'il puisse s'abriter, l'arrêter. Ses pieds sont douloureux, comme s'ils étaient mordus par un chat. Alors seulement il se rend compte que, dans sa hâte, en partant de chez lui, il a oublié de mettre ses chaussures, et non seulement ses chaussures, mais aussi son pantalon molletonné, et non seulement son pantalon, mais aussi sa veste ouatée. Il pense profiter de ce qu'il fait nuit pour sauter de la voiture et rentrer à la hâte afin de se vêtir plus chaudement, mais l'attelage file de plus en plus vite, tantôt sur les roues de gauche, tantôt sur celles de droite, on dirait un petit bateau glissant sur la crête des vagues, il doit se cramponner à la ridelle afin de ne pas être éjecté. Le ciel pâlit, la lumière saupoudre la terre d'une poussière de craie rouge, sèche ; tout l'univers, des arbres aux herbes fanées, est teint en rouge. La charrette qui galopait freine net, se range devant une scène de théâtre élevée. Il n'a pas encore eu le temps de sauter à bas du véhicule, que de nombreuses personnes affluent de tous côtés, entourent la voiture, formant un large cercle. Ceux qui sont devant ont tous les traits fins, le visage enduit d'une épaisseur de fard, ils sont affublés de vêtements bariolés. Ce sont donc là les gens de la troupe Maoqiang, cette Song Pingping qui interprète les femmes galantes, et Deng Lanlan les vertueuses, Wu Lili les vieilles femmes, sans oublier Gao Renci, Gai Jiu, qui jouent respectivement le vieux lettré et le rôle masculin au visage peint ; quant à Zhang Fen, capable d'exécuter à la file vingt-huit sauts périlleux, et dont le surnom est Zhang-le-Singe, lui interprète des personnages de guerriers... Les membres de la troupe sont tous là au complet, ils rient, les hommes à gorge déployée, les femmes derrière leur main qui cache leur petite bouche. Il se sent honteux au plus haut point, se ramasse de toutes ses forces sur lui-même, se glisse sous le sac empli de fourrage. Alors qu'il parvient tout juste à cacher à moitié de son corps, voilà que le sac est empoigné par une grosse main. Le charretier, Yang le Sixième, portant sur le manche de son fouet un vêtement rouge sans doublure, l'agite devant lui. Il avance la main pour attraper le vêtement, le fouet déjà se retire ; il entend, dans le même temps, le ricanement de Yang le Sixième, puis, peu après, les éclats de rire des gens. Le vêtement rouge, porté par le manche du fouet, s'agite de nouveau devant ses yeux ; à peine a-t-il avancé la main, que le fouet se dérobe encore. Nouveaux éclats de rire. De colère, oubliant toute honte, il se met debout, saute sur la ridelle, jurant comme un beau diable. L'énorme poing de Yang le sixième se précipite sur son visage. Il n'esquive pas le coup, bien au contraire, il ouvre grand la bouche, pareil à un serpent avalant un rat, il plante ses dents dans ce poing dur comme de l'acier, puis lentement il l'avale, l'avale encore. Il entend quelqu'un dire tout bas : « Quelle grande bouche a cet enfant ! À grande bouche nourriture assurée, cet enfant est né sous le signe de la chance. » Il entend un autre dire, d'une voix sonore cette fois : « Serrez-lui vite le cou ! » Effectivement deux grandes mains glacées enserrèrent son cou. Il se débat désespérément, il entend sortir de son nez un son aigu qui fait penser à un cocorico...

Le coq chante pour la troisième fois, Grande Bouche s'éveille brusquement. Il sent son corps complètement gelé, ses mains et ses pieds sont gourds, sa nuque raide, il éprouve des difficultés à remuer, comme s'il était pris dans une cage en fer.

Grand frère se retourne et s'entortille de nouveau dans la couverture. Il ne lui reste plus qu'à se couvrir de sa veste ouatée, et à frissonner, pelotonné sur le kang. Le chant du jeune coq est juvénile, il fait penser un peu à un miaulement. Si les cadres du village nous envoient les acteurs de la troupe à la maison, maman, c'est sûr, demandera à papa de tuer le coq pour les recevoir solennellement. Maman est un cordon-bleu, chaque fois que des cadres sont envoyés pas les instances supérieures et que le village organise des repas chez l'habitant, cela se passe toujours chez nous. Bien que les cadres, après le repas, ne laissent guère que quelques tickets de céréales et de la menue monnaie, maman ne leur en sert pas moins ce qu'il y a de meilleur à la maison. À la vue des visages épanouis de papa et de maman, Grande Bouche a compris que recevoir des cadres chez soi, même si on est perdant sur le plan financier, n'en reste pas moins un grand honneur. Si votre origine de classe n'était pas bonne, quand bien même vous leur serviriez du foie de dragon ou de la moelle de phénix, les cadres n'y toucheraient pas. Il y a peu, lors du « mouvement d'épuration des rangs de classe », Cinquième-le-grêlé, qui faisait partie du « Corps pour le retour au pays », lors d'une bastonnade, a compromis papa. Depuis que San Xie, le chef de la milice populaire, a informé en cachette grand frère de cette affaire, et que ce dernier a rapporté le fait à la maison, papa et maman n'ont plus jamais souri.

2

C'était un matin, papa était accroupi sur le kang, il tenait entre ses mains un grand bol noir ; tout en le tournant il buvait à grands bruits son brouet. Grande Bouche, un gros bol dans les bras, s'entraînait à faire de même. Les bruits d'aspiration se relayaient, le père et le fils semblaient avoir engagé une compétition. Petite sœur, les cheveux en bataille, pelotonnée sur le kang, ouvrait grand ses yeux au regard vague, aveugles de naissance. La tête penchée, elle écoutait avec attention ce qui se passait. Maman lui avait mis dans la main une galette de farine de maïs, elle l'avait prise tout en grognant :

« Je veux manger du sucre roux ... »

- Et du sucre noir peut-être. Si tu continues tu n'auras même pas de brouet.»
Maman, agacée, fronçait les sourcils.

Petite sœur avait murmuré quelque chose, puis, voyant que cela restait sans effet, elle avait approché la galette de sa bouche et s'était mise à la grignoter.

Grand frère était resté debout dans la cour, il se brossait les dents énergiquement.

« À table, Monseigneur! » avait lancé maman mécontente.

Grand frère, les coins de la bouche plein de poudre de dentifrice, avait posé lourdement le gobelet en émail sur l'armoire et avait dit avec rudesse :

« Pas besoin de me bousculer comme ça ! »

- Et toi, qu'est-ce que t'as besoin de te brosser les dents, de toute façon, elle sont jaunes. » avait marmonné maman tout bas.

« Sans doute qu'il a mangé de la merde de chien ! » avait dit Grande Bouche, furieux, en décollant ses lèvres du bord du bol.

« Toi, bois ton brouet ! » Maman lui avait fait les gros yeux et avait ajouté : « Si je t'entends encore parler à tort et à travers à l'extérieur, je te couds la bouche avec de la ficelle ! »

- Ça ne l'empêchera pas de dire des bêtises ! » avait rétorqué l'aîné en essuyant la poudre de dentifrice au coin de sa bouche, pas plus tard qu'hier, dans

l'étable, il a encore jaté comme une pie devant plein de monde répétant à qui voulait l'entendre : « Le socialisme c'est bien, le socialisme c'est bien, dans les pays socialistes le peuple a faim... » Si les cadres du village l'avaient entendu...

- Et alors ? avait dit la mère avec irritation « comme si on allait taxer de contre-révolutionnaire un gamin qui a de la morve au nez ? »

- Vous l'avez trop gâté ! » la bouche de grand frère exhalait une fraîche odeur de dentifrice, « l'équipe chargée du travail de l'épuration au sein des rangs de classe va arriver au village, la situation est tendue.

- Si tu oses encore parler à tort et à travers à l'extérieur, je te brise les jambes, » papa, levant sa tête du bord du bol, avait ajouté d'un ton sévère : « si quelqu'un te demande de qui viennent les paroles qui t'ont échappé, tu diras quoi ? »

- Que c'est lui qui a tout inventé » Grande bouche avait fait une moue à l'intention de grand frère et avait continué : « je dirai que c'est lui qui m'a dit de le dire à l'extérieur.

- Je vais te pulvériser, salopaud ! » L'aîné s'était emparé d'un balai destiné à balayer le kang pour en frapper le crâne de Grande Bouche. « Tu veux que j'aille en prison, c'est ça ? »

- Ça suffit, avait dit maman, vous allez me faire le plaisir de la boucler tous les deux, et de manger, sinon, dégagez ! »

L'aîné avait jeté le balai sur le kang, vexé : « C'est ça, défends-le, le jour où il attirera le malheur à la maison, ce sera trop tard.

- C'est un enfant, qu'est-ce qu'il comprend ? » avait dit maman, mais dans quelle société vivons-nous, on ne mange pas à sa faim et en plus, on ne vous laisse même pas dire...

- Ben ouais, justement, on ne mange pas à sa faim ! » Grande Bouche, fort du soutien de maman, retrouvait toute sa morgue.

« Toi aussi tu la fermes ! » avait dit maman « dorénavant, où que tu ailles, quand les grandes personnes parlent, toi, le mouflet, tu écoutes, et c'est tout, tu n'interviens pas dans la conversation, c'est compris ? »

- Compris » avait dit Grande Bouche.

- Si quelqu'un t'appelle encore « Grande Bouche », tu l'engueules, compris ? » avait dit maman.

« Compris. » avait répété Grande Bouche.

« Interdiction de te fourrer le poing dans la bouche en public, seuls les chiens fourrent leur patte dans leur gueule », maman avait jeté un œil sur les mains noires de Grande Bouche et avait ajouté : « C'est compris ? »

- Compris » avait répété une fois de plus Grande Bouche.

-T'as compris ? Foutaises ! Personne n'empêchera un chien de manger de la merde. » la colère de grand frère ne s'était pas encore dissipée, « un grand malheur va s'abattre sur nous ! »

-Tenir de tels propos au petit matin, tu n'as vraiment pas peur du mauvais sort. Nous n'avons ni volé, ni pillé, nous sommes des gens tout ce qu'il y a de plus corrects, nous travaillons honnêtement, quel malheur pourrait bien s'abattre sur nous ? Toi alors ! » la mère était mécontente.

- Cinquième-le-grêlé a compromis mon père. » avait dit grand frère.

- Lui, mais comment ? avait demandé papa avec dédain tout en buvant son brouet « je n'ai rien à voir avec lui, comment a-t-il pu me compromettre ? »

- Il a dit que tu avais participé au « Corps pour le retour au pays ² ! » l'aîné était furieux..

- Qu'est-ce que tu dis ? » papa avait avalé brusquement une gorgée de brouet, s'était étranglé, avait toussé violemment, mis le bol au hasard sur la table du kang et avait reposé avec impatience sa question : « Qu'est-ce que tu me chantes là ? »

- Il a dit que tu avais fait partie du « Corps pour le retour au pays » !

- Le bâtard, ah le bâtard ! » papa avait sauté à terre, pieds nus, il cherchait ses bottes devant le kang. Maman, d'un coup de pied avait envoyé les chaussures devant lui et avait dit sèchement :

- « Et tu vas où, comme ça ?

- Je m'en vais trouver ce salaud » papa avait mis ses bottes et avait ajouté, les yeux écarquillés : « Comment a-t-il le culot de dire des mensonges aussi énormes. ?

- La question est de savoir si tu en as oui ou non fait partie ? » grand frère, hors de lui, avait poursuivi: « Si c'est effectivement le cas, c'en est bel et bien fini pour notre famille ; mon avenir est définitivement compromis.

- J'ai pris part à quoi ? Au « Corps pour le retour au pays « ? » Le visage de papa s'était contracté de douleur, les rides sur son front étaient aussi profondes que des traits faits au couteau. « En 1947 je n'avais que quatorze ans, comment un gamin de cet âge aurait-il pu participer au « Corps pour le retour au pays « ? Et puis, notre famille n'appartenait pas à la classe des propriétaires fonciers, ni à celle des paysans riches, nous n'avions pas de haine envers les paysans pauvres, pourquoi aurions-nous dû faire partie du « Corps pour le retour au pays ?

- Il n'y a pas de fumée sans feu, avait dit l'aîné, pourquoi ne compromet-il pas les autres, pourquoi toi uniquement ?

- Tout ça pour avoir mangé deux brioches à la viande de mouton ! avait dit papa. Ce soir-là, il y avait un beau clair de lune, je m'amusais dans la rue, j'ai rencontré Cinquième-le-Grêlé qui marchait à la hâte. Je lui ai demandé ce qu'il allait faire, il a dit qu'un groupe se réunissait chez Wang Dazui, pour boire le verre de la fraternité, qu'on avait tué un mouton et qu'on avait fait deux marmites de brioches à la vapeur farcies à la viande de mouton. À l'époque, j'étais encore un gamin, j'étais gourmand, et comme Cinquième-le-grêlé m'entraînait là-bas, j'y suis allé. J'ai vu ces gens, les yeux injectés par l'alcool. Il y avait beaucoup de brioches dans la marmite, toutes fumantes, si odorantes. J'en ai mangé une. Wang Dazui, m'a regardé du coin de l'œil et m'a dit : « Petit Shanzi, tu as mangé de nos brioches, tu fais donc partie de notre organisation. » La mère de Wang Dazui est intervenue : « Ce n'est qu'un gamin, qu'est-ce qu'il comprend ? » La tante Wang a pris une autre brioche dans la marmite et me l'a donnée en disant : « Petit Shanzi, retourne vite chez toi, tu n'as rien à faire ici. » Voilà l'affaire, j'ai mangé ces deux brioches sans même me poser de questions...

- Et pourquoi a-t-il fallu que tu ailles manger ces deux brioches ? » avait dit grand frère furieux, « ne pas les manger c'était une question de vie ou de mort peut-être ?

- Comment peux-tu t'adresser ainsi à ton père ? » avait dit maman en colère tout en empilant les bols sur la table du repas.

² Les propriétaires fonciers passés dans les zones contrôlées par le Guomindang s'étaient organisés pour attaquer les zones libérées par les communistes.

- « Je vois bien que même ta mort ne te lavera pas de ce crime ? » grand frère n'en démordait pas. « Et moi qui espérais pouvoir me faire enregistrer cette année pour entrer dans l'armée, pour le coup, c'est fichu...

- Il ne me reste plus qu'à mourir, avait crié papa d'une voix aiguë, je ne voudrais pas vous compromettre, ce que j'ai fait, je dois en assumer seul la responsabilité...

- Si tu meurs, on dira que tu t'es suicidé pour échapper à la justice ! » avait dit grand frère qui ne voulait pas se tenir pour vaincu.

« Vous direz bien ce que vous voudrez... » Papa s'était assis sur le banc devant le lit, la tête entre les mains, il avait ajouté sur un ton douloureux : « Je vais boire un sachet de raticide, je fermerai les yeux, allongerai les jambes, je ne verrai plus rien, je n'aurai plus de soucis, et vous ferez ce que bon vous semblera...

- Et bien moi je refuse d'écouter des propos aussi démoralisants ! » La mère avait versé dans une assiette le peu de sucre roux qui restait dans le pot à sucre et mis l'assiette dans la main de petite soeur, elle s'était retournée pour fixer le père du regard, ses yeux étaient tout humides, tout brillants, elle avait dit : « Une brouille pareille, tu crois que cela mérite d'aller mourir pour ça ? Et quand bien même on t'accuserait d'avoir participé au « Corps pour le retour au pays », qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire, hein ? On te demandera tout au plus de balayer les rues les jours de marché, non ?

- Pour une affaire pareille, on ne s'en tiendra pas là ! » avait insisté l'aîné.

- Toi tu vas me faire le plaisir de la fermer », avait redit une fois de plus la mère, elle avait baissé le ton, mais on sentait comme une menace glacée.

Grand frère avait lancé un regard à la mère, puis avait baissé la tête, effrayé, il n'avait plus osé piper mot.

« Comme le dit un vieil adage « seule la merde fraîche peut coller à la peau » avait dit maman, aussi, à l'extérieur, parlez et riez juste quand il le faut, si vous avez un problème, gardez-le pour vous, n'en laissez rien voir. En l'absence de soucis, point de témérité, dans un moment critique, pas de lâcheté. On ne t'a encore rien fait et toi, tu t'effondres, tu t'écroules. Vous allez tous me faire le plaisir de reprendre du poil de la bête, quand les soldats sont là il est toujours temps de les arrêter, quand l'eau a monté, de colmater avec de la terre, s'il est des monts et des fleuves infranchissables, il n'est de jours qu'on ne puisse passer ! »

3

« Je t'interdis de passer le pont, t'as bien compris ? » dit maman sur un ton sévère.

Grande Bouche acquiesce, et sort à reculons dans la cour. Il voit que la porte grillagée du poulailler n'a pas été ouverte, les poules caquètent d'impatience. Le jeune coq a passé la tête par les trous du grillage, sa tête semble coincée, la crête en est toute rouge. Dans la cour, le père, d'une hâche rouillée, débite la racine déjà pourrie d'un sophora, du petits bois s'éparpille autour de lui.

Grande Bouche sort de la cour, il fait un tour dans la ruelle. Deux enfants du voisinage, des patates douces cuites à la main, passent à côté de lui en courant. Grande Bouche les voit escalader la digue, et voler vers le pont. Là-bas, gongs et tambours font un vacarme assourdissant, il y a du spectacle. Les « boum, tsouin tsouin » des instruments l'attirent vers le pont. Au début il se rappelle encore les

recommandations de la mère, mais quand il voit les visages réjouis des gens amassés sur le pont, il oublie tout.

Grande Bouche se faufile dans la foule, se retrouve face à la fanfare du village. Celui qui joue du tambour, comme toujours, c'est grand frère. Il est le meilleur tambour du village, Grande Bouche en ressent de la fierté. Grand frère est vêtu d'un faux uniforme militaire teint en vert prairie, mais la casquette elle, bien que décolorée, est authentique. Cette casquette, il l'a troquée à un militaire d'un village voisin, démobilisé, contre une épée en bronze transmise de père en fils. L'épée avait toujours été placée sur la poutre, grand frère l'avait dérobée. Quand le père avait appris cette transaction stupide, il avait voulu contraindre grand frère à revenir sur ce troc, mais maman avait dit : un homme doit se conduire en homme et assumer ses actes, ce qui est fait est fait, mais, avait-elle dit à grand frère, tu es un crétin fini.

Grand frère arbore son authentique casquette militaire et son faux uniforme vert prairie, il porte aux pieds des chaussons de gymnastique en toile, munis d'élastiques, à semelle blanche en caoutchouc. Grande Bouche sait que c'est là la plus belle tenue de grand frère et qu'il ne se laisse aller à la revêtir que pour les grandes occasions. Grand frère a le visage rouge, les yeux brillants, debout devant le tambour sur son support, il frappe la peau de ses baguettes toutes rondes. « Rantanplan, et rantanplan... » Des sons suivis, bien rythmés, font vibrer les tympanes de Grande Bouche. Médusé, il ne quitte pas du regard les mains grossières et pourtant terriblement agiles de grand frère et les deux baguettes qui virevoltent, son corps se met à trembler au son du tambour. À la gauche de grand frère se trouve le joueur de gong Sun Bao, à sa droite c'est Huang Gui, le joueur de cymbales. Eux aussi ont le visage tout rouge, eux non plus ne ménagent pas leur peine. Les sons du gong et des cymbales mêlés à ceux du tambour, semblent de trop. Autour de la fanfare, tout le village pratiquement s'est rassemblé. Certains ont une expression indifférente, d'autres sont ravis. La fille nommée Xiuqiao est appuyée d'une main sur une autre jeune fille appelée Chunlan, tandis que son autre main tortille le bout de sa natte qui lui pend sur la poitrine ; le visage épanoui en un sourire, elle ne quitte pas grand frère du regard. Elle a un gros visage rougeaud, sur ses joues se voient des gerçures violettes. Grand frère semble s'être rendu compte qu'on le regarde intensément, son ardeur décuple, ses bras s'agitent de plus en plus vite, les sons du tambour crépitent sans interruption comme une pluie battante. Le visage de grand frère se couvre de gouttes de sueur, sa bouche exhale des souffles chauds impétueux. Sun Bao le joueur de gong et Huang Gui le joueur de cymbales ont rejeté leur casquette sur l'arrière, tandis que des cheveux se sont collés sur leur front. Ils ne savent plus où donner de la tête, visiblement, ils ne parviennent plus à suivre les accents du tambour, les sons de leurs instruments en semblent encore plus déstructurés.

Un vélo flambant neuf, jouant de la sonnette, fonce tout droit sur le pont ; arrivé près de la foule, le cycliste saute lestement à terre. Grande Bouche entend des gens dire tout bas : « Voilà le responsable Du ! »

Ce dernier est vêtu d'un uniforme gris, il porte une casquette non doublée, grise également et des chaussures jaunes en cuir fourrées, une longue écharpe brune enserre son cou. Grande Bouche sait que c'est là une façon de s'habiller propre aux responsables des comités révolutionnaires villageois et aux cadres de la commune populaire. Le responsable Du s'appuie sur le guidon rutilant, sur son visage carré, violacé se lit une expression de suffisance. Il salue d'abord la foule puis projette son regard sur la banderole rouge accrochée entre deux poteaux en bois de construction. Dessus est inscrit le slogan : « Bienvenue au village à la troupe

Maoqiang ». L'expression du responsable se fait soudain grave. Il actionne à plusieurs reprises sa sonnette, les sons sonores du gong et du tambour couvrent ceux de la sonnette, le responsable crie d'une voix forte :

« Arrêtez, ne jouez plus ! »

Le gong et le tambour s'arrêtent net.

Le responsable appuie sa bicyclette contre le pont, il pointe le doigt vers le slogan, et demande sur le ton du mépris : « Qui a rédigé ça ? »

Zhang, l'instituteur du village, se fraie un chemin parmi la foule, se tient debout devant le responsable, s'incline tout sourire : « Responsable, c'est moi.

- Qui t'a dit d'écrire ainsi ? » demande le responsable d'un ton sévère.

L'instituteur Zhang, tout en se grattant la tête d'une main tandis que l'autre triture un pan de son vêtement, reste là interdit.

« C'est une belle ânerie, retire-moi ça tout de suite et recommence ! » Le responsable se tient debout un peu en hauteur et, de cette position dominante, il dit à la foule : « Ceux qui vont venir aujourd'hui sont considérés comme des acteurs au district, mais arrivés au village ils ne seront plus que des membres d'une équipe de travail, des membres de l'équipe d'épuration des rangs de classe . »

L'instituteur Zhang demande à deux élèves de grimper sur les poteaux et de dénouer la banderole.

Le responsable Du redescend de sa hauteur et, faisant grincer ses chaussures de cuir, il entre dans la foule, se plante devant le tambour, balaie grand frère du regard et dit sur un ton équivoque :

« L'aîné des Ye, tu ne ménages pas ta peine ! »

La bouche de grand frère se fend en un sourire gêné. Le responsable a une moue, il ricane. L'aîné place les baguettes sur le tambour, il tâte ses poches à deux mains, sort un paquet de cigarettes tout flasque, l'ouvre, prend une cigarette et la tend au responsable. Ce dernier émet un grognement, avec deux doigts, il prend dans la poche de sa propre veste un paquet non ouvert, avec l'ongle du petit doigt il soulève le papier d'étain, du pouce il fait sauter une cigarette hors du paquet, la porte à sa bouche, la coince entre ses lèvres, puis il sort un briquet d'un blanc brillant, allume sa cigarette. Il élève le paquet qu'il tient à la main et lance :

« Qui en veut ? »

Tous ont le regard rivé sur le paquet, mais personne ne souffle mot.

Le responsable Du fourre le paquet dans sa poche, toise grand frère qui n'en mène pas large, son regard s'arrête ensuite sur le visage de grand frère, le responsable dit comme à regret :

« L'aîné des Ye, tu joues vraiment bien du tambour, mais ce n'est plus la peine de jouer. »

Grand frère fait une grimace de la bouche, comme s'il allait parler, mais les mots ne viennent pas, seules ses lèvres remuent, son visage est écarlate, des fesses de singe, et les oreilles plus rouges encore, deux feuilles de kaki givrées, il ploie les genoux, ses mains pendent le long de son corps, ainsi, il semble beaucoup plus petit.

Les baguettes reposent sagement sur la peau du tambour.

« Le grêlé, viens donc jouer ! » dit le responsable en désignant Fang-le-grêlé qui se trouve derrière grand frère.

Ce dernier ne se fait pas prier plus longtemps, il accourt jusque devant le tambour, s'empare des baguettes.

Grand frère, tout penaud recule, reste debout à côté de Grande Bouche.

Grande Bouche sent comme un feu dans ses entrailles, les engelures de ses oreilles le démangent atrocement, sa bouche s'ouvre malgré lui, il crie d'une voix forte :

« Responsable, vous êtes injuste ! Mon papa n'a pas participé au « Corps pour le retour au pays », à l'époque c'était un petit enfant. Vous en connaissez-vous des petits enfants qui ne sont pas gourmands ? Si on n'est pas gourmand, alors on n'est pas un petit enfant. Les grandes personnes aussi sont gourmandes, vous, quand vous voyez des brioches farcies à la viande de mouton, est-ce que l'eau ne vous vient pas à la bouche à vous aussi. Mon papa a mangé deux brioches à la viande de mouton, à sa place, vous en auriez peut-être mangé trois, ou quatre, ou cinq ou six et même si vous en aviez mangé six, vous ne feriez quand même pas partie du « Corps pour le retour au pays ». Alors pourquoi mon papa, lui, il en ferait partie ?

Grand frère pose sa main sur la bouche de Grande Bouche. Ce dernier se débat, mord le doigt de grand frère. Grand frère lâche prise. Grande Bouche court à l'endroit élevé et lance :

« Mon papa ne fait pas partie du « Corps pour le retour au pays ». Mon papa n'a fait que manger deux brioches. Au nom de quoi vous empêchez mon grand frère de jouer du tambour ? Au nom de quoi les acteurs ne pourraient pas venir manger à la maison ? Mon papa a débité du petit bois, ma maman a tué le coq, nous voulons inviter les acteurs à la maison, nous ne faisons pas partie du « Corps pour le retour au pays »... »

Le responsable Du reste un moment interloqué, puis part d'un bon rire ; quand il s'est calmé, il dit en pointant du doigt la bouche de Grande Bouche :

« Espèce de petit drôle, qu'est-ce que t'as fait pour avoir une bouche pareille ? »

Certains rient pour de bon, d'autres grimacent comme s'ils riaient, mais sans préférer le moindre son.

« Grande Bouche, on raconte que tu peux avaler ton poing ? Si tel est le cas, il faut que ton père te fasse entrer comme clown dans une troupe de cirque. »

Grand frère court jusque sur la hauteur et met sa paume sur la bouche de Grande Bouche.

Ce dernier lui envoie un coup de pied dans les tibias, réussit à dégager sa tête, ouvre grand la bouche, et hurle. Grand frère lui envoie une gifle et crie :

« Interdiction de parler ! »

Grande Bouche dégringole de la hauteur, au bout d'un moment, il se relève péniblement et voit grand frère debout devant le responsable Du et qui lui parle tout bas sur un ton obséquieux. Il sent ses oreilles bourdonner, il a l'impression que des mouches volent là-dedans. Il trouve aveuglante la lumière de midi, tous les regards sont fixés sur lui. Il voudrait crier encore, mais sa gorge n'émet plus aucun son. Il ouvre grand la bouche et fourre violemment son poing dedans. Il sent la colère qui le brûle, il lui semble que seul le fait de fourrer son poing dans sa bouche peut apaiser ce sentiment violent qui le rend presque fou. Le fourrer plus loin encore ! Il sent les coins de sa bouche se fendre, les os des articulations appuyer sur sa gorge enflée et douloureuse, les dents ont crevé les engelures de ses paumes, sa bouche est pleine du goût âcre du sang. L'enfoncer encore ! Il finit par fourrer le poing entier. Alors il peut voir l'expression de stupeur de la foule. Il voit le responsable Du, l'air un peu affolé, dire quelque chose à l'aîné qui, lui, est déboussolé. Il voit l'instituteur demander aux élèves de changer la banderole. Il voit le responsable Du enfourcher sa bicyclette et partir comme un bolide vers le centre du village. Il voit grand frère arracher les baguettes des mains de Fang-le-Grêlé et s'acharner sur le tambour. Il

voit le son montant de la peau vibrante du tambour aller percuter la lumière du soleil. Il voit les trois voitures à cheval qui transportent les acteurs de la troupe arriver à vive allure sur la grand route, les roues soulèvent de la poussière rouge. Il voit les sons du fouet et des sabots, se faufiler au travers de la poussière rouge, pareils à des flèches de feu brillantes, traînant derrière eux un long appendice, s'enfoncer tout droit, très haut dans le ciel.

(traduit du chinois par Chantal Chen-Andro)